

Eija-Liisa Ahtila

Philippe Gajan

Number 163, September 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gajan, P. (2013). Eija-Liisa Ahtila. *24 images*, (163), 6–6.

Eija-Liisa Ahtila

La présence ici est emblématique. Depuis une vingtaine d'années, l'artiste finlandaise synthétise les noces du cinéma, de la vidéo et des arts contemporains. Incontournable dans les trois espaces de présentation (c'est une « habituée » aussi bien des grands festivals que des biennales ou des musées), elle en est la (prise de) conscience. Car chacune de ses dernières œuvres est déclinable en plusieurs formes : *Marian Ilmestys – L'Annonce faite à Marie* (2011) existe à la fois comme installation vidéo sur trois écrans, comme triptyque sur un écran de cinéma et comme mono-bande. Chacune de ces propositions, établie à l'aide d'un même matériel de tournage (ici, à la veille de Noël, la répétition d'une pièce de théâtre amateur basée sur l'évangile selon saint Luc et sur ses représentations picturales à travers le temps), présuppose et nourrit une réflexion sur la nature de l'œuvre, le point de vue, le dispositif, la place du spectateur. Pourtant sa

démarche, en apparence très formelle, et effectivement très rigoureuse, est intégralement au service de la narration et de l'impact émotionnel. Presque toujours centrée sur le récit d'expériences traumatiques vécues par une femme, l'œuvre d'Eija-Liisa Ahtila n'en est pas moins inclassable tant par l'étendue de ses préoccupations philosophiques (l'art, la représentation, le féminisme, etc.) que par l'originalité et le côté imprévisible de ses stratégies narratives (du journal filmé, voire du film de famille à l'allégorie en passant par le documentaire ou le mélodrame, parfois tout cela ensemble). Chacun de ses films semble établir un champ de correspondances entre l'intime, souvent relié à des faits relativement anodins (la mort d'un chien par exemple dans *The Hour of Prayer*), le symbolique et l'imaginaire, comme trois couches d'abord déployées, puis superposées jusqu'à se fondre en une seule. Sous leur apparente simplicité, voire leur banalité, les films de Eija-Liisa Ahtila



affrontent ni plus ni moins que les mystères de l'existence. – Philippe Gajan

« Chacun de ses films semble établir un champ de correspondances entre l'intime, le symbolique et l'imaginaire, comme trois couches superposées jusqu'à se fondre en une seule. »

Wang Bing



On sort de la projection de *L'homme sans nom* (2009) avec le sentiment d'avoir été confronté à un objet d'une telle radicalité qu'il ne nous semble plus correspondre à l'idée de cinéma. Dans ce film, Wang Bing suit lentement et pas à pas la routine d'un vieil homme solitaire, exposé aux intempéries, subsistant grâce à presque rien et logeant dans un trou à même la terre, non loin d'une route. L'expérience

de l'altérité qui en découle est d'une vérité telle qu'elle s'apparente difficilement à une représentation face à laquelle on garde une distance analytique. Est-ce la réalité brute, qu'on laisse de façon provocante se dérouler telle quelle devant la caméra? Une sorte d'épreuve d'endurance absurde? Absolument pas. Car *L'homme sans nom* est à même d'éclairer l'ensemble de la démarche documentaire de Wang Bing, qui s'avère des plus cinématographiques (mais dont nous n'avons pas l'habitude). Suivre à son rythme cet homme au vécu profondément étranger au nôtre, qui se laisse filmer au fil des saisons sans qu'aucune parole ne soit échangée, suppose un lien de confiance plus étonnant encore que celui qui déjà fascinait lors du séjour du cinéaste auprès des travailleurs d'usine d'*À l'ouest des rails* (2003), gigantesque fresque d'une durée de neuf heures sur l'agonie d'un complexe industriel du nord-est de la Chine. Wang Bing cherche, obstinément, à respecter l'Histoire, les personnes et les lieux dont il témoigne. Dans *Fengming, chronique d'une femme*

chinoise (2007), c'est le terrible récit d'une survivante des camps de rééducation qui a été filmé sobrement et en l'interrompant le moins possible. Bing possède la patience inflexible de celui qui sait que les dimensions de ce qu'il veut transmettre dépassent l'entendement, sans toutefois présupposer ce qui adviendra devant sa caméra. Dans ce contexte, la plastique des films, à l'image numérique imprécise mais à la composition toujours prégnante, se révèle admirable, inséparable d'une mise en scène attentive qui ne s'impose jamais devant ce qui est filmé. Une manière à la fois humble et implacable de recueillir ce qui est amené à disparaître, et de donner à voir ce qui est occulté du passé ou du présent par le régime, opposant en même temps une résistance critique à un système dont la démesure ignore l'humain. – Julie de Lorimier

« Bing possède la patience inflexible de celui qui sait que les dimensions de ce qu'il veut transmettre dépassent l'entendement... »